

SAIGNE-MOI UNE AURORE

Luna M.



Saigne-moi une Aurore

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Duel des Nuances	4
Chapitre 2 : L'Agonie du Cobalt	8
Chapitre 3 : La Pâleur de l'Incandescence	13
Chapitre 4 : L'Inciteur de Cendres	17
Chapitre 5 : Le Glacis des Souvenirs	21
Chapitre 6 : L'Expérience du Lapis-Lazuli	26
Chapitre 7 : Le Pacte des Venins	30
Chapitre 8 : La Marche sur le Lin Blanc	35
Chapitre 9 : L'Offrande du Carmin	40
Chapitre 10 : Le Climax Chromatique	44
Chapitre 11 : Saigne-moi une Aurore	49
Chapitre 12 : Le Vernis de l'Éternité	53

Chapitre 1

Le Duel des Nuances

L'horizon n'était plus qu'une lisière de soie usée, une trame de réalité si fine que l'on pouvait presque entendre le craquement du néant derrière le rideau des nuées. Dans ce royaume suspendu entre le songe et le pigment, la Toile du Monde s'étirait en un vertige d'outremer, un bleu si profond qu'il semblait avoir été distillé du cœur même d'une larme primordiale. C'était une immensité fragile, un océan d'air immobile où le silence pesait le poids du plomb fondu, attendant que le pinceau de la discorde vienne enfin déchirer l'apathie des cieux. Au centre de ce vide chromatique, là où les courants d'éther se nouent comme des serpents d'argent, Elian se tenait droit, telle une épine de givre plantée dans la chair de l'invisible.

Ses doigts, longs et effilés comme des éclats de quartz, serraient la hampe de son pinceau de verre, un artefact gravé de runes de glace dont le sommet palpitait d'une lueur froide. Le Maître des Pluies Cristallines ne respirait pas l'air, il l'écoutait geler. Sa peau diaphane, presque transparente, laissait deviner le réseau de ses veines où coulait une encre d'un cobalt absolu, une sève de mélancolie liquide qui nourrissait ses moindres gestes. Ses yeux, deux perles d'orage délavées par des siècles de pluie, se fixèrent sur l'horizon opposé. Là-bas, le bleu s'embrasait. Une traînée de poussière d'étoiles et de charbons ardents fendait la Toile, annonçant l'arrivée de celle qui transformait chaque ombre en un brasier de magnificence.

Céleste émergea de l'éther comme une flèche de feu décochée par un soleil mourant. Sa robe, tissée de cendres solaires et de fils d'or purulents, flottait derrière elle en une nébuleuse de colère et de grâce. Elle ne marchait pas ; elle se consumait à chaque pas, laissant dans son sillage des étincelles de cinabre qui dévoraient la pâleur du ciel. Ses mains, brûlées jusqu'aux phalanges par la manipulation des encres de fureur,

dansaient déjà dans l'air, traçant les premiers cercles d'une calligraphie incendiaire. Entre eux, le vide n'était plus une absence, mais une attente fébrile, un champ de bataille prêt à boire le sang de leur génie.

Sans un mot, car leurs voix auraient brisé la fragilité des nuages, Elian frappa le premier. D'un mouvement sec, une estocade portée contre le néant, il libéra une volée de larmes maudites. Le cobalt sature l'air, se figeant instantanément en milliers de dagues de cristal qui sifflèrent dans l'outremer. C'était une pluie de saphirs tranchants, une symphonie de glace visant à clouer la Pyrotechnicienne au firmament. Les pointes de verre chantaient une plainte de froid éternel, cherchant à pétrifier la mouvance du monde dans une stase de beauté cruelle.

Céleste rit, un son qui ressemblait au crépitement d'une forêt de pins en plein incendie. Elle fit tournoyer son bras, et de sa paume jaillit une éruption de soufre et de lumière. L'explosion de cinabre rencontra les cristaux d'Elian dans un fracas de vitrail brisé. Là où le froid et le feu se touchèrent, la Toile du Monde se déchira, révélant pendant un battement de cœur le gris stérile du Crépuscule qui rôdait au-delà. Mais le duel était une nourriture, et la blessure fut aussitôt recousue par la violence des pigments. Les éclats de glace fondirent en perles de vapeur d'un turquoise électrique, tandis que les flammes de Céleste se muaient en fleurs d'un orange venimeux, s'épanouissant dans le ciel comme des méduses de feu.

Ils tournoyèrent l'un autour de l'autre, architectes d'une tempête de couleurs. Elian, d'un revers de sa main tachée de bleu, fit surgir du sol éthéré des colonnes de givre obsidienne, des monolithes de glace sombre qui s'élançèrent vers le zénith pour emprisonner son adversaire dans une cathédrale de silence. Sa mélancolie était un poids, une ancre qui cherchait à ramener le monde à la fixité d'une statue de sel. Il peignait la mort des choses, la perfection du dernier souffle, l'instant où la goutte de pluie se fige pour devenir un diamant sans vie.

Céleste, pourtant, était le chaos des métamorphoses. Elle bondit de colonne en

colonne, ses pieds laissant des empreintes de braise sur le verre noir. D'un geste ample, elle lança une traînée d'or liquide, une encre si brûlante qu'elle semblait extraite des veines d'une divinité agonisante. L'or s'enroula autour des piliers de givre, les rongant, les faisant hurler dans la fréquence des métaux que l'on forge. Partout où elle passait, la rigidité d'Elian cédait sous la morsure du luxe et de la fureur. Elle injectait dans la Toile une vitalité sauvage, une lumière de fièvre qui rendait les reliefs grotesques et magnifiques, une fièvre d'ambre qui faisait saigner l'horizon.

Leur haine était le pinceau, et leur douleur l'encrier. À chaque coup porté, à chaque esquive, la Toile se colorait de teintes que nul œil mortel n'aurait pu supporter sans se consumer. Des verts d'émeraude empoisonnée naissaient de la rencontre de leurs auras, des violets de pourpre royale s'écoulaient de leurs blessures invisibles pour former des fleuves de saphir qui serpentaient dans le vide. Ils étaient les amants du désastre, les seuls remparts contre le Gris, maintenant l'existence par la seule force de leur antagonisme.

Elian sentit la statue de sel gagner ses chevilles, le prix de son art. Ses larmes, de plus en plus lourdes, s'échappaient de ses yeux comme des perles de mercure bleu. Il devait frapper plus fort, plus froid. Il jeta son pinceau au ciel et, d'une invocation de ses doigts bleuis, il fit s'abattre une mousson de stalactites de cobalt, un déluge de lames glaciales qui semblait vouloir clouer la terre au ciel. C'était une marée de verre, une avalanche de silence absolu.

En réponse, Céleste s'ouvrit la paume avec un ongle d'onyx. Son propre sang, une substance de lumière dorée et de soufre, jaillit pour former un bouclier de flammes tourbillonnantes. L'impact fut cataclysmique. Le choc des nuances créa une onde de choc chromatique qui balaya le Crépuscule Éternel, repoussant les frontières du néant de quelques lieues supplémentaires. Le ciel se zébra d'éclairs de cinabre et de fentes d'outremer.

Ils se retrouvèrent face à face, haletants, à quelques coudées l'un de l'autre, flottant sur un tapis de braises froides et de débris de cristal. Le visage d'Elia était un masque de marbre bleui, celui de Céleste une forge où brillaient des yeux de rubis. La tension entre eux était une corde de harpe prête à se rompre, une vibration si intense qu'elle faisait frissonner la réalité même. Leurs regards se croisèrent, chargés d'un mépris millénaire et d'une dépendance absolue. Ils savaient que si l'un tombait, le monde s'éteindrait comme une bougie dans une chambre sans air.

Autour d'eux, les lambeaux de leur duel s'organisaient en une aurore de cauchemar, un spectre de couleurs nées de la souffrance et du soufre. Le bleu de l'agonie se mariait à l'or de la fureur, créant des teintes de cuivre et de malachite qui commençaient à saturer la Toile. L'horizon n'était plus une ligne, mais une blessure ouverte, une bouche avide qui attendait la suite du massacre. Ils levèrent à nouveau leurs mains, leurs outils de création et de destruction, prêts à reprendre leur danse macabre sous les yeux d'un univers qui ne survivait que par leurs injures et leur sang. Le Gris reculait, mais pour combien de temps encore, face à cette beauté qui ne savait qu'être une cicatrice ?

Chapitre 2

L'Agonie du Cobalt

Les arches de l'Atelier des Ruines s'élevaient vers un ciel sans paupières, pareilles aux côtes blanchies d'un grand cétacé de pierre échoué sur les rives de l'éternité. Dans ce sanctuaire où le silence possédait la densité du mercure, Elian se mouvait avec une lenteur de spectre. Chaque pas sur le sol de mosaïque dépolie arrachait un gémissement à la structure même du monde, un écho de cristal brisé qui ricochait contre les colonnes corinthiennes, grignotées par un lierre de poussière argentée.

L'air ici n'était pas fait d'oxygène, mais d'une suspension de souvenirs et de pigments volatils. Elian s'arrêta au centre de la nef, là où la lumière, filtrée par des vitraux délavés, jetait sur sa peau diaphane des taches de lumière agonisante. Il tenta de lever la main vers son front, mais un craquement sec, semblable à celui d'une branche de givre cédant sous le poids de la neige, retentit dans la solitude de la salle.

Il baissa les yeux vers son poignet. Sous la peau, là où les veines auraient dû pulser d'un sang de saphir, une croûte blanche et rigide s'était formée. Le sel. Il fleurissait comme un lichen maléfique autour de ses articulations, pétrifiant la nacre de sa chair en une statue de saumure. C'était le prix de la stagnation, la rançon de l'ordre qu'il s'évertuait à maintenir sur la Toile. Si le mouvement cessait, si l'émotion se figeait, il devenait lui-même l'élément qu'il commandait : une relique minérale, un monument de larmes solides.

Avec un soupir qui ressemblait au bruissement d'un parchemin ancien, il s'approcha de l'Autel des Teintes. C'était un bloc d'obsidienne lisse, creusé en son centre d'un bassin de quartz. Sur le rebord, une petite lancette d'argent, ciselée en forme de plume de héron, attendait son office.

Elian ferma les yeux. Il ne chercha pas la colère, ni la fureur incandescente qui animait Céleste. Il chercha la mélancolie des crépuscules oubliés, la solitude des abysses où aucune lumière ne danse, le deuil de chaque flocon de neige qui fond avant de toucher le sol. Il laissa ces pensées l'envahir, les transformant en une marée intérieure, un raz-de-marée de tristesse pure qui montait de ses entrailles jusqu'à ses conduits lacrymaux.

Alors, la magie opéra. Ce n'était pas de l'eau qui perlait au coin de ses paupières, mais une substance lourde, visqueuse, d'un bleu si profond qu'il semblait contenir toutes les nuits de l'univers. Le cobalt sacré. Chaque goutte qui tombait dans le bassin de quartz résonnait comme un glas de saphir. *Ploc.* Une larme de pur outremer. *Ploc.* Une perle de bleu de Prusse, chargée de l'amertume des adieux.

Il recueillit ce pigment précieux avec une ferveur de religieux. Ce bleu était son essence, sa force et sa malédiction. C'était avec cette encre d'agonie qu'il dessinait les fleuves qui ne tarissaient jamais et les cieux qui gardaient la mémoire des orages. Mais aujourd'hui, le bleu semblait plus sombre, plus dense, presque noirci par une fatigue millénaire.

Il se tourna vers la grande baie vitrée qui donnait sur les confins de la Toile du Monde. Ce qu'il vit lui glaça le sang, ou ce qu'il en restait entre les cristaux de sel.

Au loin, là où l'horizon aurait dû vibrer des nuances de ses pluies cristallines, un chancre muet progressait. Le Gris. Ce n'était pas une couleur, mais l'absence de tout chant. C'était un brouillard de cendres froides, une moisissure chromatique qui effaçait les reliefs, transformant les montagnes de lapis-lazuli en de simples bosses informes et ternes. Le Gris ne détruisait pas ; il oubliait. Il dévorait la mémoire de la couleur, lissant les textures jusqu'à ce que la réalité ne soit plus qu'une surface plane, stérile, sans relief et sans âme.

Une forêt de pins de jade, qu'Eliau avait mis un siècle à peindre avec la précision d'un orfèvre, était en train de s'évaporer. Les aiguilles de cristal se dissolvaient en une brume de plomb, les troncs d'écorce d'argent devenaient des ombres floues avant de disparaître totalement dans le néant poussiéreux.

— Le vide gagne, murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un froissement de soie morte.

Il tenta de saisir son pinceau, une longue tige d'os de dragonnet surmontée de poils de licorne, mais ses doigts refusèrent de se plier. Le sel avait envahi les phalanges. La douleur était une brûlure froide, une morsure de banquise qui remontait le long de ses bras. Il était une horloge de sable dont le mécanisme s'enrayait, un sablier où chaque grain était une particule de son propre corps se transformant en débris minéral.

Il regarda le pigment bleu dans le bassin. Il brillait d'une lueur intérieure, une protestation chromatique contre l'avancée du Gris. Mais Eliau savait que ses larmes seules ne suffiraient plus. Le bleu, sans la brûlure de l'or, sans la fureur du rouge, n'était qu'une mélancolie qui se mourait de froid.

Il se rappela le visage de Céleste, lors de leur dernier duel. Il revit l'étincelle de soleil noir dans ses yeux, cette rage créatrice qui consumait tout ce qu'elle touchait. Ils étaient les deux pôles d'un monde qui s'effondrait, deux amants de l'apocalypse liés par un pacte de sang qu'ils avaient fini par haïr. Elle, la flamme qui dévore ; lui, le givre qui fige.

Une nouvelle quinte de toux le secoua, et il cracha un petit éclat de cristal de roche. Le mal progressait vers ses poumons. Bientôt, son souffle lui-même ne serait plus qu'une traînée de poussière de sel.

Il s'approcha de la Toile, là où le bord du monde frissonnait sous l'assaut du Gris. Il trempa le bout de son index, malgré la raideur, dans le cobalt pur. D'un geste

tremblant, il traça une ligne sur la pierre de l'Atelier. Une traînée d'azur s'illumina, vibrante, luttant contre l'obscurité ambiante. Mais la tache grise qui rampait sur le mur sembla simplement l'ignorer, recouvrant le bleu impérial d'un voile de poussière qui en éteignit l'éclat en quelques battements de cœur.

Le désespoir, une émotion qu'il pensait avoir pétrifiée depuis longtemps, s'insinua dans les failles de sa carapace de sel. Il réalisa que ses plus belles œuvres, ses océans de saphir et ses glaciers de diamant, n'étaient plus que des repas pour cette entité sans nom. La Toile saturait. Elle n'acceptait plus les couleurs solitaires. Elle réclamait une fusion, un sacrifice, quelque chose que ni lui ni Céleste n'avaient osé envisager en des éons de rivalité.

Il laissa sa tête retomber contre la pierre froide de l'autel. Ses cheveux, autrefois souples comme des courants marins, crissaient contre l'obsidienne, chargés de brume saline. Dans l'ombre des ruines, le bleu de ses larmes continuait de luire, tel le sang d'un dieu qui refuse de mourir dans le noir.

Il fallait qu'il la retrouve. Non pour se battre, non pour déchirer le ciel d'une nouvelle balafre de foudre cobalt, mais pour mêler leurs poisons. Car si le Gris était le silence absolu, seule une symphonie de fureur et d'agonie, d'or et de bleu, pourrait réveiller l'aurore.

Il sentit une larme de plus couler sur sa joue, une larme si lourde qu'elle creusa un sillage dans la croûte de sel de son visage. Elle tomba au sol et, au lieu de se briser, elle roula comme une perle parfaite vers la sortie de l'Atelier, indiquant la direction du désert de cendres où, quelque part, la Pyrotechnicienne devait elle aussi contempler la fin de toutes choses.

Elian se redressa, chaque mouvement étant une torture de cristal. Il enveloppa sa main pétrifiée dans une soie de couleur nuit et ramassa le flacon de cobalt. Ses pas, désormais plus lourds, plus définitifs, marquèrent le sol d'une trace blanche de sel et

d'une trace bleue de deuil. Il sortit de l'Atelier, laissant derrière lui les colonnes de marbre qui commençaient, elles aussi, à perdre leur forme sous le baiser lépreux du Gris.

Dehors, le monde n'était plus qu'une esquisse effacée. Le ciel était d'un blanc sale, comme un œil aveugle. Elian s'enfonça dans la brume, silhouette de verre et de chagrin, emportant avec lui le dernier pigment d'un univers qui ne demandait qu'à être repeint, ou à mourir enfin dans une apothéose de couleurs interdites.

Chapitre 3

La Pâleur de l'Incandescence

Les saphirs ne pleuraient plus ; ils s'éteignaient comme des regards dont la mémoire se délite. Autrefois, la Vallée des Saphirs Blessés était un tumulte de facettes tranchantes, une mer de lames d'azur qui chantaient sous les caresses du vent, arrachant aux chevilles des intrépides des rubis de sang frais. Aujourd'hui, les sommets minéraux n'étaient plus que des dents cariées, émoussées par la morsure silencieuse du Gris. L'air lui-même, autrefois saturé de l'odeur électrique des orages d'Elian, n'était plus qu'un souffle mort, un brouillard de craie qui étouffait jusqu'à l'écho des pas.

Céleste avançait telle une comète égarée dans un linceul. Sa présence, d'ordinaire une injure de lumière au visage du monde, semblait ici une bougie vacillante au fond d'une cathédrale de glace. Sa chevelure, ce brasier de soufre et de comètes qui avait jadis embrasé les plaines de l'Ouest, pendait désormais comme une cascade de cendres tièdes le long de son dos. Elle sentait le froid. Non pas le froid vivifiant des hivers de cristal, mais un froid ontologique, une absence de vibration qui rampait sous ses ongles et s'installait dans la moelle de ses os.

Elle s'arrêta au centre d'un cirque de pierre dont les parois, autrefois d'un bleu d'outremer royal, étaient devenues d'un blanc laiteux, semblable à la peau d'un noyé. Céleste leva sa main droite devant ses yeux. L'horreur ne fut pas un cri, mais un battement de cœur qui manqua à l'appel.

Ses doigts, les outils sacrés qui avaient pétri le magma pour en faire des aurores, s'effaçaient. La pulpe de son pouce était devenue une vitre dépolie, une nacre translucide à travers laquelle elle pouvait deviner la carcasse pâle de la vallée. Le

pigment solaire qui coulait dans ses veines, cette lave d'or purulente qui faisait d'elle une déesse de l'incandescence, fuyait vers des horizons invisibles. Elle n'était plus une artisane ; elle devenait une esquisse oubliée par un peintre distrait.

— Non, murmura-t-elle, et sa voix fut le froissement d'un parchemin consumé. La Toile ne peut pas me reprendre ainsi. Pas avant que j'aie brûlé le dernier soupir de ce ciel.

Une fureur, née du désespoir le plus archaïque, jaillit de ses entrailles. Elle refusait la pâleur. Elle refusait cette agonie de marbre. Elle tourna son regard vers une forêt de pins pétrifiés qui montaient la garde sur les flancs de la vallée. Ces arbres étaient les gardiens de l'ocre, leurs racines plongeant profondément dans les veines ferreuses de la terre pour en extraire la couleur de la passion et de la rouille.

Elle courut vers eux, ses bottes écrasant des fleurs de verre qui ne tintaient plus. Elle atteignit le tronc du plus vieux pin, un géant dont l'écorce ressemblait à des écailles de dragon endormi. Céleste ferma les yeux, cherchant au plus profond de son être l'étincelle primordiale, le noyau de feu qu'elle portait comme un soleil captif dans sa poitrine. Elle appela la foudre de ses désirs, la chaleur de ses haines, le soufre de ses souvenirs.

— Brûle, ordonna-t-elle à l'univers. Saigne pour moi !

Elle frappa le bois de sa paume translucide. Un craquement retentit, non pas celui de l'embraselement, mais celui d'une branche morte qui cède. Une flamme jaillit de sa main, mais c'était une flamme malade. Ce n'était qu'un halo d'un jaune anémique, une lueur de phosphore qui ne dégageait aucune chaleur, aucune vie. Le feu lécha l'écorce sans la mordre, comme une langue de fantôme.

Le bois ne s'enflamma pas dans une apothéose d'ocre et de vermillon. Il se décomposa. Une fumée s'éleva, mais elle n'avait ni l'odeur de la résine, ni la densité

du rêve. C'était une volute de grisaille épaisse, un nuage de plomb qui retombait sur le sol en une pluie de poussière stérile. Les arbres ne criaient pas dans la fournaise ; ils se dissolvaient dans l'insignifiance. La fumée montait vers le ciel blanc, s'y mélangeant comme une tache de suie sur un linceul, n'apportant aucune nuance, seulement une ombre supplémentaire à la fin des temps.

Céleste tomba à genoux, ses mains s'enfonçant dans la cendre grise qui couvrait désormais le sol. Elle tenta de saisir une poignée de cette terre, espérant y trouver un éclat, une pépite de chaleur résiduelle, mais tout ce qu'elle recueillit fut une poignée de vide texturé. La forêt entière commençait à s'effiloche, les branches se transformant en spectres de brume sous l'effet de sa propre magie impuissante. Sa fureur, qui autrefois aurait pu faire bouillir les océans, n'était plus qu'un gémissement de lumière mourante dans un monde qui avait cessé d'écouter.

Elle regarda de nouveau sa main. La transparence avait gagné son poignet. Elle pouvait voir les os, fins comme des arêtes de lumière, qui soutenaient sa structure. Elle perdait son poids, son ancrage, sa substance. Elle devenait une idée plutôt qu'une entité.

— Elian... souffla-t-elle.

Le nom du Cristallographe flotta dans l'air froid, porté par une étrange nostalgie. Elle se souvint de la dureté de ses azurs, de la cruauté de ses bleus de glace qui, autrefois, l'irritaient tant. Aujourd'hui, elle aurait tout donné pour la morsure d'un éclat de cobalt, pour la certitude d'une forme figée dans le verre. Sa propre liquidité solaire la trahissait ; son feu s'évaporait car il n'avait plus rien à dévorer. La Toile était saturée de silence, et elle, la Pyrotechnicienne, n'était qu'une couleur qui n'avait plus de support.

Elle se redressa avec une lenteur de statue. Autour d'elle, la Vallée des Saphirs Blessés n'était plus qu'une plaie blanche, une page arrachée. Elle comprit alors que

son feu ne servait plus à créer, mais à hâter la fin. Chaque étincelle qu'elle jetait au visage du monde ne faisait que nourrir le Gris, transformant la matière en cendre avant même que la couleur ne puisse naître.

Une larme roula sur sa joue, mais ce n'était pas de l'eau. C'était une goutte de nacre liquide qui se figea sur son menton, une perle de désespoir qui rejoignit le sol sans un bruit. Céleste tourna le regard vers l'horizon, là où le désert de cendres commençait, là où les deux chemins de la fin devaient inévitablement se croiser. Si elle ne trouvait pas l'encre venimeuse de son rival, si elle ne mêlait pas sa fureur d'or à son agonie bleue, elle ne serait bientôt plus qu'une brise tiède soufflant sur un univers de sel.

Elle fit un pas, puis un autre, sa silhouette s'estompant dans la brume, une lueur de cuivre mourant dans un océan de rien, cherchant dans le lointain la trace d'un bleu qui, peut-être, saurait encore la blesser assez pour la faire exister.

Chapitre 4

L'Inciteur de Cendres

Le firmament ne se brisa pas avec le fracas du métal, mais avec le gémissement étouffé d'une toile de lin millénaire qui finit par céder sous le poids d'un oubli trop lourd. Une balafre béante s'ouvrit dans l'azur, et de cette plaie ne coula point de sang, mais des lambeaux de grisaille, des filaments de poussière incolore qui retombaient sur le monde comme les cendres d'un rêve calciné. Le bleu, autrefois si profond qu'il semblait contenir les promesses de mille océans, s'effiloçait en guenilles mornes, révélant derrière lui le vide insatiable du Crépuscule Éternel.

À la lisière de ce désastre, là où la couleur agonisait en silence, Elian apparut. Il glissait sur les débris de l'atmosphère avec la grâce glaciale d'un flocon de neige en chute libre. Ses pas, légers comme des soupirs de verre, laissaient sur le sol une traînée de givre indigo qui tentait désespérément de recoudre la terre. Il leva ses mains, dont les jointures brillaient d'une lumière de saphir malade, et ses doigts esquissèrent dans l'air des arabesques de cristal. Il cherchait à figer la chute, à emprisonner le néant dans une cage de glace éternelle, mais chaque perle de rosée qu'il projetait se transformait en plomb avant même de toucher la brèche.

« Arrête tes gesticulations de marbre, Maître des Pluies. Tu ne fais que momifier un cadavre. »

La voix de Céleste précéda sa silhouette, chaude et abrasive comme le vent du désert chargé de sable d'or. Elle surgit du cœur d'un tourbillon de braises, sa robe de soie fuligineuse battant contre ses jambes comme les ailes d'un oiseau de proie. Elle s'arrêta à quelques pas d'Elian, là où le froid de l'un et l'ardeur de l'autre créaient un rideau de vapeur sifflante. Son regard était une fournaise où bouillonnaient des

pigments d'ambre et de cinabre, des couleurs si violentes qu'elles semblaient vouloir dévorer le décor.

Elian ne détourna pas les yeux de la faille. Son profil, sculpté dans une obsidienne pâle, resta immobile.

« Et que suggères-tu, Artisane des Ruines ? » répondit-il, sa voix résonnant comme le choc de deux stalactites. « Devrais-je, comme toi, jeter des poignées de soleil mourant sur ce lin déchiré ? Ton feu ne crée plus, Céleste. Il ne fait que hâter la consommation du monde. Tu es la torche qui guide l'ombre. »

Céleste rit, un son qui rappela le craquement des feuilles sèches sous un pied de géant. Elle fit un pas en avant, et la terre sous ses bottes se mua en une croûte de scories dorées.

« Mieux vaut une fin incandescente qu'une éternité de sel ! » s'écria-t-elle en pointant un doigt accusateur vers le ciel qui s'effondrait. « Regarde ce que ta peur a produit. À force de vouloir tout fixer, tout polir, tout geler dans ton perfectionnisme stérile, tu as rendu la Toile fragile. Elle n'a plus la souplesse de la vie. Elle est devenue un miroir de glace, et le moindre souffle du Crépuscule suffit à la briser. C'est ton bleu d'agonie qui a empoisonné les racines de l'horizon ! »

« Mensonge de pyromane, » répliqua Elian, pivotant enfin vers elle.

Une larme d'un cobalt intense roula sur sa joue diaphane, se cristallisant instantanément en une gemme tranchante qui vint s'écraser au sol. Sa colère, d'ordinaire contenue dans les coffres de son silence, monta comme une marée de mercure. Il tendit son pinceau de cristal vers la gorge de sa rivale.

« C'est ta fureur d'or qui a brûlé le liant des mondes. Tu as tant voulu extraire la lumière de la matière que tu n'as laissé derrière toi que de la cendre incapable de

porter la moindre nuance. Le Gris ne vient pas du dehors, Céleste. Il est le résidu de tes incendies. »

Autour d'eux, la Toile commença à réagir à leur discorde. La haine qui émanait des deux peintres n'était pas une émotion abstraite ; dans ce royaume de pigments et de songes, elle était une encre corrosive. Les mots d'Eliau se matérialisèrent en des nuées de flèches de givre bleuâtre qui vinrent cribler le sol, tandis que les répliques de Céleste s'épanouissaient en gerbes de flammes visqueuses, d'un jaune maladif, qui s'accrochaient aux lambeaux du ciel.

La brèche s'élargit. Le ciel, saturé par ce trop-plein de passions chromatiques, ne parvenait plus à absorber les teintes. Le bleu et l'or se heurtaient sans se mélanger, créant des chocs de saturation qui faisaient trembler la réalité. Des éclairs de violet venimeux zébraient l'espace entre eux, nés du conflit de leurs essences. La Toile, au lieu de se réparer, semblait se boursouffler sous l'assaut de leurs égos.

« Tu vois ? » hurla Céleste, ses cheveux s'élevant comme des serpents de cuivre liquide. « Même ici, tu tentes de dominer le chaos avec ton ordre de morgue ! Ta présence est une insulte à la danse des flammes ! »

Elle projeta une vague de chaleur si intense que l'air lui-même se mit à cloquer. Eliau répondit par une onde de froid absolu, un mur de silence minéral qui vint percuter le brasier. Là où leurs pouvoirs se rencontraient, la matière cessait d'exister. Les fleurs de cristal d'Eliau fondaient en un poison bleuâtre tandis que le feu de Céleste s'éteignait en une suie grasse qui étouffait le monde.

Le Crépuscule, tel un prédateur attentif, se nourrissait de leurs éclats. À chaque injure, un nouveau pan du firmament se décrochait. Les montagnes au loin perdaient leur relief, devenant de simples silhouettes de papier gris que le vent du néant commençait à emporter.

« Nous sommes les architectes de notre propre tombeau, » murmura Elian, bien que son regard restât empreint d'une arrogance de marbre. Il leva sa main libre, captant un lambeau de ciel gris qui tombait. Le tissu était rêche, dénué de toute vibration. « La Toile sature, Céleste. Elle rejette nos couleurs car elles ne sont plus que des armes. »

« Alors laisse-la s'effondrer ! » répondit-elle, bien que sa voix trahît une fêlure, une note de terreur cachée sous le cuivre. « Si l'univers ne doit être qu'une galerie de statues pétrifiées sous ton règne de givre, je préfère le voir redevenir poussière. »

Elle lança une dernière poignée d'étincelles, mais celles-ci n'atteignirent jamais Elian. Elles restèrent suspendues dans l'air, figées dans une mélasse de grisaille qui s'épaississait. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas des éléments. C'était le silence de la non-existence, le moment où le pigment renonce à sa propre lumière.

Le sol commença à se dérober sous leurs pieds, se transformant en une brume de lin informe. Elian et Céleste restèrent là, face à face, séparés par un gouffre qui grandissait à chaque battement de cœur. L'agonie bleue et la fureur d'or ne parvenaient plus à éclairer l'ombre. Ils n'étaient plus que deux taches de couleur isolées sur une page blanche que l'on brûle, deux notes dissonantes dans un monde qui avait cessé d'écouter.

L'horizon poussa un dernier cri, un déchirement sourd qui fit vibrer leurs os de verre et de cendre. La première offensive du Crépuscule était terminée : le ciel n'était plus qu'un souvenir de soie grise, et sous leurs pieds, la Toile du Monde commençait à s'effacer, ne laissant que le vide immense et affamé pour témoigner de leur haine.

Chapitre 5

Le Glacis des Souvenirs

La grisaille n'était pas un silence, mais un linceul de craie qui étouffait jusqu'aux battements de leurs veines d'encre. Sous les pieds d'Elian et de Céleste, la Toile ne se contentait plus de se dérober ; elle devenait une absence, un vertige de lin brut où le rien s'insinuait comme une haleine fétide sur un miroir d'argent. Le vide, cette bête de nacre affamée, montait le long de leurs chevilles, effaçant le relief de leurs pas, mais au moment précis où l'ombre allait les mordre au cœur, le sol se changea en une flaque de mercure translucide. La réalité craqua comme un vernis trop ancien sous la chaleur d'un incendie, révélant, dans ses fractures de lumière, la genèse de leur supplice.

Ce n'était plus le monde qu'ils connaissaient, mais l'Atelier Suspendu, ce sanctuaire de nuages et de silex où le temps n'était qu'un pigment que l'on broie. Là, parmi des colonnes de cristal de roche qui soutenaient un ciel d'un violet impossible, se tenaient ceux qu'ils n'avaient connus que dans les légendes murmurées par le vent : les Primordiaux. Ils étaient au nombre de sept, leurs corps n'étant que des silhouettes de fumée colorée, des spectres d'ocre, de carmin et de sienne qui semblaient se dissoudre dans l'air à chaque geste trop brusque. Leurs visages n'avaient plus de traits, seulement des constellations d'étoiles mourantes là où auraient dû se trouver leurs yeux.

Elian crut sentir le givre de sa propre âme se fendre. Il vit celui qui l'avait précédé, le Maître des Azurs, une entité dont les mains étaient des stalactites d'un bleu si profond qu'il en devenait douloureux. À ses côtés, l'Aînée des Flammes, une femme de braises dont la chevelure s'étirait en de longues traînées de soufre, tenait la paume de son rival. Ils ne se battaient pas ; ils s'effaçaient.

Céleste, dont le souffle n'était plus qu'un crépitement de cendres froides, vit la scène se déployer avec la précision d'une estampe maudite. Les Primordiaux n'étaient pas en train de mourir d'épuisement, ils offraient leurs propres essences à la Toile, se laissant aspirer par les fibres du monde pour que les montagnes conservent leur pourpre et que les océans ne perdent pas leur émeraude. Mais le sacrifice de leur chair ne suffisait plus. La Toile était une amante exigeante, une créature de fils et de pigments qui réclamait un moteur, une friction, une étincelle perpétuelle pour ne pas sombrer dans l'inertie du gris.

« Regarde, Elian, » murmura Céleste, et sa voix résonna comme le fracas d'une pierre dans un puits de cristal.

Au centre de l'Atelier, le Maître des Azurs et l'Aînée des Flammes s'entaillèrent simultanément le poignet avec des éclats de quartz pur. Ce qui coula de leurs veines n'était pas du sang, mais une sève d'obsidienne et un nectar de topaze. Les deux fluides, au lieu de s'unir dans une étreinte paisible, se cabrèrent l'un contre l'autre, s'attaquant avec la fureur de deux fauves enfermés dans la même cage. L'écume de leur affrontement fit jaillir des arcs-en-ciel de foudre, des nébuleuses de scories dorées et des pluies de saphir liquide qui vinrent éclabousser l'horizon, redonnant instantanément vie à la Toile qui agonisait.

Le pacte fut scellé dans cet acte de haine pure. Les Anciens savaient que l'amour est une couleur qui s'affadit, un pastel qui finit par se fondre dans la blancheur du papier. Mais la haine, la rivalité, la fureur de deux astres refusant de s'éteindre, voilà le combustible éternel. Pour que le monde demeure vibrant, il fallait que deux êtres se déchirent sans relâche, que leurs larmes et leurs colères deviennent la pluie et le tonnerre, que leurs duels chromatiques soient les saisons qui dansent sur la peau de l'existence.

Elian vit alors son propre reflet de nouveau-né dans cette mémoire d'ambre. Il vit comment les Primordiaux, avant de disparaître totalement dans le néant des marges,

avaient instillé en lui cette obsession de l'ordre glacé, et en Céleste ce besoin de tout consumer par l'or. Ils avaient été forgés pour se haïr. Leurs colères n'étaient pas des choix, mais des commandes, des coups de pinceau dictés par une nécessité cosmique dont ils étaient les esclaves magnifiques.

Le souvenir se distordit. La lumière de l'Atelier devint une lave épaisse qui s'écoulait entre les colonnes de cristal. Les voix des Anciens s'élevèrent, une polyphonie de craquements de glace et de sifflements de feu :

« La friction est la vie. La discorde est le spectre. Si vous cessez de vous combattre, le monde cessera de respirer. Nourrissez la Toile de votre fiel, car votre paix sera le tombeau des couleurs. »

La vision vacilla. Elian sentit l'amertume du cobalt envahir sa gorge. Tout son orgueil, toute sa morgue de Maître des Pluies Cristallines, n'était que le rouage d'une horloge de pigments. Sa haine pour Céleste, cette fureur qui l'avait poussé à transformer chaque brise en une lame de verre, n'était que le carburant nécessaire à la survie d'un soleil qui ne voulait pas mourir. Ils étaient les architectes d'une prison dorée, les amants d'un duel qui n'avait pour but que de retarder l'inévitable.

Céleste tendit une main tremblante vers le souvenir qui se dissipait. Elle vit le moment où les derniers Primordiaux s'évaporèrent, laissant derrière eux une Toile saturée, ivre de leurs débris, mais déjà affamée. Elle comprit alors l'horreur de leur condition : le système était à bout de souffle. La haine, aussi intense soit-elle, ne produisait plus assez de chaleur. Le bleu de l'agonie d'Elian et l'or de sa propre fureur commençaient à saturer les fibres de l'univers, créant une mélasse brune, un borbier de teintes où plus rien ne pouvait naître. La discorde était devenue une routine, une mécanique rouillée qui ne faisait plus jaillir d'étincelles, seulement des grincements de métal fatigué.

« Nous avons été leurs jouets de peinture, » souffla-t-elle, alors que le gris de la

réalité présente recommençait à dévorer le décor onirique. « Ils ont cru que la guerre suffirait à tenir les ombres en respect. Mais regarde-nous, Elian. Nous n'avons plus assez de venin pour colorer ne serait-ce qu'un automne. »

Elian tourna ses yeux de verre vers elle. Pour la première fois, la mélancolie qui l'habitait ne cherchait pas à se figer en statue de sel. Elle coulait, libre et sauvage, comme une rivière qui aurait enfin trouvé la mer. Le pacte de sang pulsait à son poignet, une cicatrice d'indigo qui semblait vouloir s'arracher de sa chair. Il vit la même marque brûler d'un éclat orangé sur le bras de Céleste. Leurs blessures de duel n'étaient pas des marques de gloire, mais les bouches de la Toile qui buvait leur vie.

Le souvenir s'éteignit dans un dernier spasme de lumière ocre. Ils se retrouvèrent de nouveau sur la plaine de lin informe, sous le ciel de soie grise qui s'effiloçait comme un vieux vêtement. Le silence était revenu, plus lourd, plus définitif. La haine, ce vieux moteur qui les avait maintenus debout pendant des siècles, n'était plus qu'une poignée de cendres mouillées. Ils se regardèrent, non plus comme des ennemis, mais comme deux condamnés découvrant que leur bourreau était mort depuis longtemps, les laissant seuls dans une cellule dont les murs s'évaporaient.

« Le système se meurt car il n'a plus de cœur, seulement des griffes, » reprit Elian, et son doigt taché de cobalt traça une ligne hésitante dans le vide devant lui. « S'ils ont voulu que nous soyons le conflit, c'est parce qu'ils craignaient ce qui se passerait si nos encres venaient à se toucher sans s'agresser. »

Céleste s'approcha. Le gouffre qui les séparait semblait moins profond maintenant que le secret des Anciens avait été mis à nu. Les fragments de verre qui flottaient dans l'air, vestiges de l'attaque d'Elian, ne cherchaient plus à la percer ; ils scintillaient doucement, captant les derniers reflets de sa propre aura de soufre.

La Toile gronda sous eux. Un tremblement de terre incolore qui fit s'effondrer des pans entiers de l'horizon dans une poussière de néant. Le Crépuscule Éternel ne se

contentait plus d'effacer les couleurs ; il dévorait la trame elle-même, les fils de chaîne et de trame de la réalité. Il ne restait plus beaucoup de temps avant que le dernier pigment ne soit digéré par l'ombre.

Ils réalisèrent alors, dans la même impulsion de désespoir et de lucidité, que la haine avait été le liant du monde, mais qu'elle était aussi sa limite. Pour peindre l'Aurore Ultime, pour recréer une aube qui ne soit pas un simple sursis, ils allaient devoir commettre l'irréparable : trahir le pacte, briser la discorde et mêler leurs essences venimeuses dans un acte de création pur et terrifiant, une alchimie de l'interdit où le bleu et l'or cesseraient de s'affronter pour devenir une lumière nouvelle, une couleur que même les Primordiaux n'auraient osé imaginer.

Le vent de l'oubli souffla, emportant les dernières traces de l'Atelier Suspendu. Ils étaient seuls, deux taches de couleur fragiles sur une toile qui se mourait, deux notes de musique prêtes à se fondre dans un accord final qui pourrait soit sauver l'univers, soit le consumer dans un dernier cri chromatique.

Chapitre 6

L'Expérience du Lapis-Lazuli

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une morsure d'asphalte froid grignotant les lisières du songe. Sous les pieds d'Eliau, la Toile du Monde ne frémissait plus ; elle s'assoupissait dans une raideur de linceul, là où les collines autrefois chantantes s'effaçaient dans une grisaille de cendres muettes. Le Maître des Pluies Cristallines se tenait au bord de ce néant incolore, sa silhouette semblable à une écharde d'obsidienne plantée dans un ciel d'agonie. Ses doigts, longs et effilés comme des aiguilles de givre, tremblaient imperceptiblement tandis qu'il puisait dans les replis de son manteau de cobalt une fiole contenant l'essence même de ses tourments : une encre d'un bleu si profond qu'elle semblait avoir volé son éclat aux abysses d'une mer oubliée.

Il ne s'agissait plus de décorer, mais de survivre. D'un geste lent, presque liturgique, il projeta la substance contre l'avancée de l'ombre. Sous l'impulsion de sa volonté, la pluie ne tomba pas ; elle se figea en plein vol, se changeant en une architecture de lances bleutées, une forêt de vitraux s'élevant pour barrer la route au Crépuscule. Le Lapis-Lazuli se déploya en une dentelle de gel, chaque goutte de larve bleue se cristallisant en une facette tranchante, un rempart de saphir destiné à pétrifier la progression du gris. C'était une œuvre d'une rigueur absolue, une géométrie de larmes solidifiées qui reflétait les dernières lueurs d'un monde en fuite. Eliau retenait son souffle, ses veines d'encre battant au rythme des craquements de la matière naissante. Il voulait offrir à l'horizon une armure de glace, une éternité de verre que le vide ne pourrait dévorer.

Pourtant, la beauté de son œuvre portait en elle le germe de sa propre défaite. À peine les dernières ogives de cristal eurent-elles atteint la voûte céleste qu'un gémissement

strident déchira l'éther. Le froid d'Eliau était une prison, pas un souffle. Privée de la moindre pulsation thermique, la structure commença à se rétracter. Des veines de givre blanc apparurent sur le bleu profond, pareilles à des rides sur le visage d'un antique dieu de sel. Le rempart, trop rigide, trop fier de sa propre pureté, ne supportait pas la pression du néant qui poussait de l'autre côté. Un premier éclat s'en détacha, tombant avec le tintement funèbre d'un miroir brisé. Puis un autre. La barrière se transformait en un champ de ruines stellaires avant même d'avoir pu protéger un seul arpent de terre.

Dans le creux d'une arche mourante, une lueur d'un ambre vénéneux s'alluma. Céleste était là, tapie dans le sillage des brisures, ses cheveux d'or purulents flottant comme des algues dans un courant de soufre. Elle ne riait pas. Ses yeux, deux braises de fureur contenue, observaient le désastre de saphir avec une lucidité cruelle. Elle voyait ce qu'Eliau, dans son obsession de l'ordre, refusait d'admettre : son art était une momification. Il cherchait à sauver le monde en l'empêchant de respirer, en le changeant en une statue de sel immobile et glacée.

Elle fit un pas en avant, et là où sa peau effleurait l'air, la grisaille semblait reculer, non par crainte, mais consumée par une fièvre subite. Elle portait en elle l'incandescence des astres en fin de vie, une chaleur qui n'était pas celle du foyer, mais celle de la forge et du brasier. Elle leva une main tachée de pigments solaires, et de ses doigts s'échappèrent des fumerolles d'un orange électrique, des lambeaux de feu qui cherchaient désespérément une forme où se loger. Elle projeta sa propre essence vers les débris du mur d'Eliau, espérant que sa fureur pourrait souder les éclats. Mais sa lave était trop fluide, trop sauvage. Elle coulait sur le cristal sans l'épouser, le faisant éclater sous le choc thermique, transformant le saphir en une vapeur irritante qui se dissipait dans l'ombre.

Ses flammes étaient des cris sans mots, une force brutale qui dévorait tout ce qu'elle touchait sans rien construire. Son feu manquait de l'ossature que seul le froid pouvait offrir. Elle était un incendie dans un désert, magnifique et stérile, incapable de retenir

les contours de la réalité qui s'effiloçait entre ses paumes.

Elian se tourna vers elle, son visage de statue de sel marqué par une détresse qu'il ne pouvait plus masquer sous son dédain habituel. Le bleu de ses mains s'écaillait, révélant la pâleur d'un homme qui se changeait lentement en monument de solitude. Il vit dans les yeux de Céleste le même effroi, la même reconnaissance de l'impuissance. Ils étaient deux divinités déchues devant un chevalet vide, deux couleurs primaires s'ignorant alors que le noir absolu s'apprêtait à refermer le livre de la lumière.

Autour d'eux, les craquements du cristal se mêlaient au sifflement des flammes mourantes. Le rempart de Lapis-Lazuli n'était plus qu'une poussière scintillante, un brouillard de diamants qui retombait sur la terre morte. Céleste tendit le bras, non pour frapper, mais pour capter dans sa paume une goutte de cette pluie cristalline qui s'évaporait. La rencontre du givre d'Elian et de la fournaise de l'Artisane produisit un son inouï, un accord de harpe brisée qui fit vibrer la Toile jusque dans ses racines. Une mince volute de fumée violette, d'une nuance que ni l'un ni l'autre n'avait jamais contemplée, s'éleva un instant avant d'être balayée par le vent du vide.

Ils comprirent alors, dans ce fragment de seconde où le bleu embrassa l'or, que leur survie résidait dans l'adultère chromatique. Le cristal d'Elian avait besoin de la fièvre de Céleste pour ne plus être cassant ; le feu de Céleste avait besoin de la rigueur d'Elian pour ne plus être dévorant. Leurs regards se croisèrent, dépouillés de leurs masques de haine séculaire. Entre eux, l'air devint épais, saturé d'une électricité ancienne, celle des premiers jours où les couleurs n'avaient pas encore de nom.

L'horizon poussa un dernier râle de grisaille. Le Crépuscule Éternel accéléra sa marche, dévorant les dernières nuances d'un bosquet de nuages au loin. Il ne restait plus d'ombre pour se cacher, plus de lumière pour mentir. Elian fit un pas vers la Pyrotechnicienne, ses doigts de glace s'approchant de la peau de cuivre brûlant. Chaque mouvement était une agonie, un sacrilège contre leur propre nature. La glace

craqua sur ses jointures, le sel brûla sous l'approche du soleil, mais il ne recula pas.

Céleste ouvrit ses mains, laissant ses pigments de feu couler comme un sang d'or entre ses doigts. Elle attendait le contact du maître des neiges. Ils étaient les deux pôles d'un monde qui s'effondrait, les deux pigments ultimes d'une fresque dont ils étaient les auteurs et les victimes. Dans cet espace entre leurs paumes, là où l'air commençait à tourbillonner en une nébuleuse de cobalt et de soufre, se dessinait la promesse d'une aurore qui n'aurait pas le goût de la cendre, mais celui d'une vie nouvelle, violemment arrachée au néant par le mariage de l'eau et de l'incendie. La Toile du Monde retint son dernier souffle, suspendue à ce geste de trahison créatrice, prête à recevoir la couleur interdite.

Chapitre 7

Le Pacte des Venins

Les voûtes de l'atelier d'Eliau pleuraient des stalactites d'indigo, chacune emprisonnant un écho de pluie ancienne, un souvenir de tempête figé dans la géométrie du givre. C'était une cathédrale de silence bleuté où le temps semblait s'être cristallisé sous l'effet d'un soupir trop lourd. Céleste franchit le seuil, et son sillage fut une balafre de chaleur dans cet éther immobile. Partout où ses pieds de braise effleuraient le dallage de sel, une vapeur rousse s'élevait, comme si la pierre elle-même cherchait à s'évaporer pour fuir la morsure de l'hiver.

Elle ne dit rien d'abord. Elle laissa seulement sa silhouette de cuivre s'imposer contre les horizons de verre dépoli qui servaient de cloisons au Maître des Pluies. Eliau était là, de dos, une statue de porcelaine vivante, ses doigts effilés traçant des runes de cobalt sur une toile d'air pur. Le bleu qui coulait de ses jointures était d'une profondeur abyssale, une encre puisée au plus profond des larmes d'un océan moribond. Mais alors qu'il levait le pinceau, un craquement sinistre résonna dans le calme de l'atelier. Sa main se figea. Une fine pellicule de sel blanc, opaque et stérile, venait de gagner un millimètre supplémentaire sur son poignet.

Céleste s'avança jusqu'à ce que la chaleur de son souffle vienne troubler la buée qui auréolait le Cristallographe. Elle défit la fibule de nacre qui retenait sa manche de soie calcinée. Le spectacle qu'elle offrit au regard d'Eliau était une insulte à la splendeur des soleils. Son avant-bras, autrefois vibrant d'une lumière de forge, s'éteignait. La peau y était devenue terne, d'un gris de cendre froide, une teinte sans nom qui ne reflétait plus rien, pas même l'espoir. Les pigments d'or purulents qui circulaient sous sa chair semblaient stagner, étouffés par une gangue de poussière éternelle.

— La Toile nous dévore, Elian, murmura-t-elle, et sa voix avait le crépitement d'un feu de forêt s'éteignant sous la grêle. Elle retire les teintes avant même que nous ayons le temps de les rêver. Je deviens un spectre de suie dans un monde de craie.

Elian se tourna lentement, ses yeux pareils à deux lacs gelés sous une lune de mercure. Il observa la décoloration de l'Artisane, ce vide chromatique qui rampait sur elle comme un lierre de néant. Il tendit sa propre main, où les veines de saphir luttèrent contre l'invasion de la pétrification saline.

— Tu apportes l'incendie dans mon sanctuaire de glace, répondit-il, sa voix glissant comme une lame de givre sur de la soie. Mais le feu n'est plus ton allié. Il ne reste de tes aurores que des lambeaux de soufre. Et de mes pluies, il ne reste que la morsure du sel qui fige mon sang.

Le silence qui suivit fut celui d'un monde qui retient son dernier râle. Ils se tinrent ainsi, pôles opposés d'une sphère en déliquescence, la Pyrotechnicienne dont le soleil s'effondrait et le Cristallographe dont le verre se brisait. Un accord tacite, né de la terreur du Gris, se tissa entre eux, invisible et solide comme un fil d'araignée tressé de poussière d'étoile.

— Nous devons mêler les venins, déclara Elian. L'agonie de mon bleu contre la fureur de ton or. Un sacrilège pour nos ancêtres, mais la seule encre capable de mordre la Toile avant qu'elle ne devienne un linceul.

Il désigna un mortier taillé dans un bloc de cristal de roche pur, dont les facettes capturaient les rares éclats de lumière égarés dans la pièce. D'un geste lent, il porta ses doigts à ses yeux. Une perle de liquide cobalt, lourde et visqueuse, s'en détacha — une larme chargée de toute la mélancolie des siècles passés, une goutte d'azur si concentrée qu'elle semblait peser le poids d'une montagne. Il la laissa choir au fond du réceptacle transparent.

Céleste s’approcha, ses doigts frémissants. Elle pressa la paume de sa main contre le rebord du mortier. Par une entaille minuscule, une goutte de sang solaire s’écoula. Ce n’était pas du sang humain, mais du feu liquide, une essence d’ocre et de safran brûlant d’une rage millénaire.

À l’instant où le bleu de l’agonie toucha l’or de la fureur, l’atelier fut balayé par une onde de choc invisible. Le mélange ne se fit pas dans la douceur. Les deux substances se cabrèrent, telles deux chimères se déchirant dans un espace restreint. Des étincelles de vert émeraude, venimeux et électrique, jaillirent du mortier, tandis qu’une fumée violette, épaisse comme une traînée de rêve, s’élevait en spirales vers les voûtes.

— Tiens le pilon avec moi, ordonna Elian, car déjà la force de la réaction menaçait de briser le cristal.

Leurs mains se rejoignirent sur l’instrument d’obsidienne. Le contact fut un ouragan. Le froid d’Elian tenta de pétrifier le cœur de Céleste, tandis que la chaleur de l’Artisane cherchait à vaporiser l’âme du Cristallographe. Mais cette lutte même nourrit le pigment. Alors qu’ils broyaient ensemble les deux essences antagonistes, la réalité autour d’eux commença à vaciller, les murs de l’atelier se dissolvant pour laisser place au vortex de leurs mémoires partagées.

Soudain, le sol se déroba. Ils ne voyaient plus le mortier, ils vivaient le pigment.

Une vision les frappa avec la violence d’une comète percutant un océan. Ils se revirent des éons plus tôt, lorsque le monde était encore une fresque de couleurs primordiales. Ils étaient enfants, courant sur des collines de pourpre sous un ciel de turquoise liquide. Il n’y avait pas de rivalité alors, seulement l’émerveillement de voir les couleurs répondre à leurs rires. Elian avait fait tomber une première neige de diamants sur les épaules de Céleste, et elle avait ri en allumant des lanternes de feu follet dans les bosquets d’argent.

Puis vint la déchirure. La vision changea, devenant un tourbillon de griffes et d'ombres. Le Pacte de Sang. Leurs maîtres respectifs, de vieilles idoles de pierre et de cendre, leur imposant la division. « Le bleu ne doit jamais embrasser l'or », psalmodiaient les voix ancestrales qui résonnaient dans leur crâne. On les vit se séparer, chacun emportant une moitié du spectre, chacun apprenant à haïr la nuance de l'autre pour mieux préserver la sienne. Ils virent leurs duels passés, ces joutes où ils avaient transformé des vallées entières en cimetières de verre et de scories, croyant servir la beauté alors qu'ils ne faisaient que morceler l'infini.

La douleur du souvenir était un acide. Chaque coup de pinceau échangé autrefois devenait une coupure réelle sur leur peau présente. Céleste poussa un cri, ses yeux s'illuminant d'une lueur de magma, tandis qu'Elia sentit le sel envahir ses poumons, chaque respiration devenant un déchirement de cristaux.

— Ne lâche pas ! hurla-t-elle à travers le tumulte des visions. Si nous rompons le rythme, le mélange nous effacera !

Le pigment instable dans le mortier bouillonnait maintenant, devenant une substance impossible : un outremer incandescent, une couleur qui n'existait pas dans l'ordre naturel des choses. C'était la teinte de la trahison créatrice, le bleu-brûlant, l'or-glacé. Une lumière nouvelle, hybride et violente, commença à irradier de leurs doigts mêlés, repoussant les ombres grises qui s'étaient accumulées dans les coins de la pièce.

Les visions s'accéléchèrent. Ils virent l'instant précis où ils s'étaient perdus, ce moment où l'orgueil d'être les Maîtres de leur propre élément avait pris le pas sur la nécessité de l'harmonie. Ils virent la Toile du Monde pleurer ses derniers pigments, chaque couleur s'éteignant comme une bougie dans une crypte.

Dans un ultime effort, ils écrasèrent le pilon au fond du mortier. Un flash aveuglant de lumière indigo et de poussière d'or pulvérisa les dernières visions.

Le silence revint, plus lourd qu'avant, mais cette fois-ci, il vibrait d'une énergie étrangère. Haletants, Elian et Céleste reculèrent d'un pas, leurs mains toujours jointes par une traînée de ce pigment interdit. Au fond du mortier de cristal, une substance onctueuse et luminescente reposait, brillant d'un éclat qui ne semblait appartenir à aucun soleil connu. Ce n'était plus du bleu, ce n'était plus de l'or. C'était l'Aube des Venins, une encre capable de réécrire le destin ou de consumer les derniers vestiges de la création.

Elian regarda sa main. Le sel n'avait pas disparu, mais il était désormais veiné de cette nouvelle couleur, une cicatrice de lumière sombre qui battait comme un cœur. Céleste, elle, vit le gris de son bras reculer devant l'avancée de ce bleu incandescent qui pulsait sous ses pores.

Ils s'étaient empoisonnés l'un l'autre pour survivre. Ils étaient devenus les hybrides d'une apocalypse chromatique.

— Nous avons créé le remède, murmura Elian en contemplant l'encre instable. Ou le poison ultime qui achèvera de consumer le monde.

Céleste plongea son pinceau de crins de licorne dans le mélange. La pointe de l'outil s'enflamma instantanément d'une lueur violette et électrique. Elle tourna son regard vers la grande fenêtre qui donnait sur le Néant Gris, là où l'horizon n'était plus qu'une ligne de poussière terne.

— Qu'importe, répondit-elle, et un sourire sauvage, teinté d'amertume et d'extase, étira ses lèvres. Saigne-moi une aurore, Elian. Finissons-en avec ce gris.

Elle leva son pinceau vers la Toile du Monde, prête à déchirer le linceul de l'univers avec cette couleur née de leur ruine commune.

Chapitre 8

La Marche sur le Lin Blanc

Leurs pas ne s'enfonçaient pas dans le sol, ils s'imprimaient dans l'absence. Devant eux, le Lin Blanc se déployait comme un désert de nacre infinie, une étendue où le temps n'avait pas encore appris à couler et où l'espace n'était qu'une promesse non tenue. C'était le cœur névralgique de la Toile du Monde, l'endroit originel où chaque fibre de l'existence attendait la caresse d'un pigment pour devenir montagne, souffle ou sentiment. Mais aujourd'hui, cette virginité était souillée par les morsures du Gris, des lambeaux de brume terne qui rongeaient les lisières du possible, transformant le futur en un oubli cendrex.

Elian marchait en tête, sa silhouette de givre découpant le vide avec la précision d'un scalpel d'obsidienne. À chaque mouvement, ses articulations craquaient comme des lacs gelés sous le dégel, et la pâleur de son visage semblait se fondre dans la blancheur environnante. Dans sa main droite, son pinceau de cristal, chargé de cette nouvelle encre hybride, une substance visqueuse où le cobalt luttait avec l'or, émettait un bourdonnement de ruche en colère. Céleste le suivait de près, sa respiration étant le seul feu dans ce royaume de silence. Ses cheveux, autrefois cascades de braises, étaient désormais striés de mèches d'un bleu d'abysse, témoin de la contagion sacrée qu'ils s'étaient infligée.

Soudain, la perspective se brisa.

Le sol, sous leurs pieds, ne se contenta pas de trembler ; il se recourba vers le haut, transformant la plaine en un cylindre vertigineux dont ils occupaient l'intérieur. Le ciel n'était plus au-dessus d'eux, il était partout, et nulle part. La pesanteur, cette vieille loi poussiéreuse, s'effiloqua comme une trame de soie trop usée. Céleste

poussa un cri étouffé alors qu'elle se sentait aspirée vers un zénith qui n'avait plus de nom. Elle bascula dans le vide, ses doigts griffant l'air pour trouver une prise dans l'éther.

— Elian !

Le Maître des Pluies ne réfléchit pas. Il plongea son pinceau dans le vide et traça un arc de cercle violent. Ce n'était plus de la pluie qu'il invoquait, mais une structure de verre améthyste, née du mélange de sa mélancolie et de la fureur de Céleste. La matière jaillit, se solidifiant instantanément en une passerelle de cristal incandescent qui rattrapa l'Artisane dans sa chute. Elle s'y agrippa, le souffle court, sentant sous ses paumes la chaleur d'un incendie couplée au froid d'un glacier.

— Ne lâche pas, ordonna Elian, sa voix vibrant d'une harmonie étrange, comme deux harpes désaccordées sonnant à l'unisson. La Toile rejette notre poids. Nous sommes trop denses pour ce lin qui n'a jamais rien porté.

Il la rejoignit sur le pont de lumière pourpre. Autour d'eux, le monde continuait de s'effondrer en lambeaux chromatiques. Des pans entiers de réalité non encore advenue s'enroulaient sur eux-mêmes, créant des spirales de géométrie impossible. Pour avancer, ils devaient maintenant inventer le chemin à chaque pas. Céleste se redressa, ses yeux d'or brûlant d'une résolution sauvage. Elle tendit sa main vers Elian, non pour être secourue, mais pour unir leurs flux.

— Alors, peignons une route, dit-elle dans un souffle. Si le monde oublie comment nous porter, rappelons-lui la loi des couleurs.

Elle trempa ses doigts directement dans l'encrier d'Elian, ignorant la douleur qui lui parcourait les nerfs alors que le liquide indigo et solaire s'infiltrait sous ses ongles. Ensemble, ils projetèrent la substance sur le néant. Là où l'encre touchait le Lin Blanc, une réaction alchimique violente se produisait. Des racines de corail électrique

jaillissaient pour stabiliser l'espace, créant un sentier de fleurs de soufre et de feuilles de saphir.

Ils avançaient dans une danse de gestes brusques et précis. Elian figeait les marges du chemin avec des bordures de givre pour empêcher le Gris de grignoter leur progression, tandis que Céleste insufflait une vitalité incandescente au centre du passage, pour que leurs pieds trouvent une terre ferme. Leurs ombres, projetées sur le lin vierge, s'entrelaçaient, ne formant plus qu'une créature à deux têtes, un monstre de grâce et de tragédie.

C'est alors qu'ils atteignirent la Faille du Centre. Là, le Lin n'était plus seulement vierge ; il était déchiré. Un gouffre de non-être, d'un gris si absolu qu'il semblait aspirer jusqu'au souvenir de la lumière, barrait la route. C'était là que le Crépuscule Éternel puisait sa force, une plaie béante dans l'imaginaire du monde.

— C'est ici que tout s'arrête, murmura Elian, son corps de sel commençant à s'effriter au niveau des poignets. La toile est trop mince. Elle ne supportera pas notre pont.

— Elle ne supportera pas un pont, admit Céleste, dont la peau devenait translucide, révélant le foyer atomique qui battait dans sa poitrine. Mais elle supportera peut-être un envol.

Elle se tourna vers lui. Leurs regards se croisèrent, et pour la première fois en des éons, la haine qu'ils se portaient ne fut plus qu'une vieille scorie consumée. Ils comprirent que l'hybride n'était pas seulement leur encre, mais ce qui naissait entre eux : une harmonie cruelle, une symphonie de blessures partagées.

— Saigne-moi cette aurore, Elian, répéta-t-elle, sa main pressant la sienne.

D'un mouvement de concert, ils levèrent leurs pinceaux vers le gouffre gris. Ils n'essayèrent pas de construire, ils essayèrent de sacrifier. Ils vidèrent leurs réserves,

leurs cœurs et leurs veines sur la déchirure. L'encre violette, chargée de tout ce qu'ils étaient — le bleu de l'agonie et l'or de la fureur — s'étira en un long ruban de nébuleuse. Le liquide ne tomba pas dans l'abîme. Il s'accrocha aux bords de la déchirure comme une suture vivante.

L'impact fut assourdissant, un silence si fort qu'il brisa les derniers restes de perspective. Le Gris recula, hurlant une absence de son, tandis que la nouvelle couleur — cette teinte sans nom, née de la collision du gel et du feu — commençait à se propager sur le Lin Blanc. Ce n'était plus du blanc, ce n'était plus du gris. C'était une aurore de nacre liquide, un lever de soleil souterrain qui redessinait les contours de l'univers.

Ils tombèrent à genoux sur la nouvelle terre qu'ils venaient de teinter. Elian regarda sa main ; le bleu se retirait, laissant place à une transparence de quartz. Céleste sentit la chaleur de son sang s'apaiser, devenant une douce lueur de crépuscule apaisé. Ils avaient perdu leur pureté de maîtres pour devenir les serviteurs d'une nuance qu'ils ne comprenaient pas encore.

Autour d'eux, le Lin Blanc commençait à frémir. Des formes apparaissaient, non plus dictées par leur volonté, mais par la magie de leur union. Des montagnes de verre se couvraient de forêts d'ambre, et des rivières de mercure se mettaient à chanter entre des collines de velours mauve. La Toile du Monde n'était plus une fresque inachevée ; elle devenait un poème en mouvement, une œuvre qui se peignait elle-même avec les restes de leur douleur.

Elian ramassa une poignée de cette nouvelle terre, sentant le grain de la réalité vibrer contre sa paume. Il regarda Céleste, dont le visage était illuminé par les reflets de cette aurore qu'ils avaient saignée ensemble.

— Nous ne sommes plus les peintres, murmura-t-il.

— Non, répondit-elle en laissant les premiers rayons de leur lumière lui caresser les tempes. Nous sommes le pigment.

Et dans l'immensité de la Toile enfin réveillée, ils attendirent que le monde finisse de naître de leurs cendres mêlées.

Chapitre 9

L'Offrande du Carmin

Le néant ne possédait pas la douceur d'une ombre, il était une morsure d'encre sèche, une rature colossale dans l'architecture du possible. Devant Elian et Céleste, la Toile s'interrompait brutalement, laissant place à une absence de couleur si profonde qu'elle semblait aspirer le souffle des astres. Ce n'était pas une chute qui les attendait, mais une dissolution. Pour atteindre la cime de l'horizon, là où les pigments originels sommeillaient dans l'éther, il leur fallait enjamber ce silence absolu, ce précipice où même la pensée s'étiolait.

Elian fit un pas vers le bord de la faille. Sa peau, autrefois diaphane comme le vélin, laissait désormais transparaître des courants de cobalt sombre, un réseau de rivières souterraines cherchant une issue. Il sentait le poids de son héritage peser dans ses paupières. En lui, nichées dans les replis les plus archaïques de son âme, palpitaient les Larmes Primordiales : ces gouttes de chagrin pur, distillées au commencement des temps, qu'il avait jalousement gardées comme les bijoux d'une couronne de glace. Elles étaient sa mémoire, sa structure, l'armature de son être.

Il ferma les yeux, et le monde parut frissonner. D'un geste lent, presque liturgique, il porta ses doigts tachés de bleu à ses tempes. Une perle de cristal liquide s'en échappa, puis deux, puis une cascade de saphirs liquides qui refusèrent de tomber. Elles flottèrent un instant dans le vide, hésitantes, avant de se figer en plein vol. Elian poussa un soupir qui ressemblait au craquement d'un glacier. Chaque goutte qu'il offrait au gouffre arrachait un fragment de son histoire. Il vit passer, dans le reflet de ces gemmes d'eau, le visage de son premier maître, la première pluie qu'il avait apprise à diriger, l'odeur de la terre mouillée après un millénaire de sécheresse. Tout cela s'agglutinait pour former une arche de givre, un pont translucide dont les piliers

s'enfonçaient dans le rien.

— Je m'efface, murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un tintement de clochettes de verre dans une cathédrale vide.

Céleste posa une main sur son épaule, mais sa chair n'était déjà plus tout à fait solide. Elle était un brasier contenu, une lampe de chair dont l'huile venait à manquer. L'éclat d'or qui émanait d'elle vacillait, menacé par l'obscurité vorace de l'abîme. Elle savait que le pont de glace d'Eliau resterait invisible et fragile sans la lumière pour le révéler au monde. Le pont était l'idée, elle devait être la vision.

Elle plongea alors son regard dans le foyer intérieur de ses propres souvenirs. Elle chercha le rouge d'une pomme d'automne, le premier carmin qu'elle avait dérobé à un coucher de soleil pour colorer ses lèvres, le jaune de Naples d'un après-midi d'enfance où le temps s'était arrêté. Elle prit ces couleurs, ces fragments de joie et de fureur qui constituaient le "moi", et elle les jeta dans la fournaise de son cœur.

Une explosion silencieuse de poussière solaire jaillit de ses pores. La lumière n'éclairait pas seulement le précipice ; elle le transperçait. Le pont d'Eliau, frappé par ces souvenirs incandescents, s'embrasa d'une lueur d'opale. Les teintes se mêlaient, l'azur de l'agonie et l'or de la fureur s'entrelaçaient en veines de mercure violet. Mais le prix était terrible. À mesure que le chemin se matérialisait, les traits de Céleste devenaient flous, comme un dessin exposé à une pluie battante. Ses yeux perdaient leur éclat de topaze pour devenir deux orbes de lumière blanche, impersonnelle et vaste.

Ils s'engagèrent sur l'arche. Sous leurs pieds, la structure vibrait, composée de larmes solidifiées et de réminiscences brûlées. C'était une marche à travers leurs propres dépouilles psychiques. À chaque pas, Eliau sentait une partie de son nom s'évaporer. Il n'était plus le Maître des Pluies Cristallines ; il devenait la transparence elle-même. Céleste, à ses côtés, n'était plus l'Artisane des Cendres ; elle devenait le rayonnement

pur, une vibration chromatique sans visage.

Le vent du néant hurlait des mots oubliés, tentant de les désassembler totalement. Des lambeaux de leurs anciennes identités s'envolaient dans le gris : des égos de peintres, des orgueils de créateurs, des solitudes dorées. Ils se tenaient par la main, mais ils ne sentaient plus la chaleur de la peau, seulement le flux de deux encres qui fusionnent dans un encrier céleste.

— Regarde, dit une voix qui n'appartenait plus tout à fait à Céleste, mais à la lumière même. La crête approche.

L'horizon, là-haut, n'était plus une ligne. C'était une blessure ouverte d'où coulait le sang de l'univers, un carmin si vif qu'il en devenait sacré. Ils étaient presque au sommet, là où la Toile du Monde devait être recousue. Le pont de glace commençait à se fissurer sous eux, car Elian n'avait plus de larmes à offrir, et Céleste n'avait plus de passé à consumer. Ses derniers souvenirs — le goût du sel sur sa peau, le son d'un rire dans une ruelle de sienne — s'éteignaient comme des bougies dans un courant d'air.

Ils coururent, ou du moins leurs essences se précipitèrent vers la faille ultime. Ils n'étaient plus que deux silhouettes de pigments, des spectres d'aquarelle dans un ouragan de craie. Au moment où le pont s'effondra derrière eux dans un fracas de verre brisé, ils atteignirent la lisière de l'Aurore.

Là, le temps ne s'écoulait plus en secondes, mais en nuances. Elian sentit la dernière goutte de son essence se mêler à la dernière étincelle de Céleste. Il n'y avait plus d'Elian. Il n'y avait plus de Céleste. Il n'y avait que la nécessité de l'Aurore. Le bleu et l'or se percutèrent, créant un vert d'émeraude profond qui se déploya comme une aile de papillon géante sur le gris du monde.

Ils n'étaient plus des peintres devant une toile ; ils étaient devenus les fibres mêmes de la réalité. Leurs blessures de duel, ces fleuves de saphir et ces cratères d'or, se

stabilisèrent pour former les veines de la nouvelle terre. Leurs injures, autrefois jetées comme du venin, s'épanouirent en nébuleuses de lilas et de soufre.

L'immensité de la Toile, nourrie de leur sacrifice de carmin, se mit à respirer. La matière, autrefois stérile et muette, se mit à chanter avec une voix de cristal et de feu. Ils avaient cessé d'exister en tant qu'individus pour devenir l'éternité du paysage. Dans chaque reflet d'une goutte de rosée sur une feuille de menthe, dans chaque embrasement d'un ciel de fin de jour, subsistait le souvenir de leur union. L'Aurore Ultime ne s'éteignait plus. Elle était une plaie magnifique, une offrande perpétuelle de couleur versée sur le front du vide.

Le monde était enfin peint, et dans son achèvement, il ne restait d'eux qu'un silence irisé, une paix de pigment qui ne demandait plus rien au temps. Ils étaient la lumière qui danse sur l'eau et l'ombre qui protège la racine. Ils étaient le monde, et le monde était leur plus belle blessure.

Chapitre 10

Le Climax Chromatique

L'ombre n'avait pas de visage, car elle était le refus de toute forme, un silence de cendre s'étendant sur les paupières du monde comme une brûlure de froid. Elle avançait avec la lenteur inexorable d'un glacier de poussière, dévorant le bleu opalin des songes et le vermillon des colères anciennes. Sous ses pas inexistants, les fleurs de verre d'Eliau se brisaient en un mutisme gris et les braises de Céleste s'éteignaient comme des soupirs dans un tombeau d'albâtre. Le Crépuscule Éternel n'était pas une bête, mais une faim géométrique, un vide vorace qui exigeait que toute lumière lui soit rendue pour que le néant puisse enfin dormir sans rêve.

Eliau, la silhouette raide comme un jonc de givre, sentait le cobalt de ses veines s'agiter sous sa peau de parchemin. À ses côtés, Céleste exhalait une chaleur de métal en fusion, ses cheveux de soufre flottant dans l'air raréfié comme des filaments de foudre captive. Ils se tenaient sur le promontoire du monde, là où la Toile s'effiloçait en lambeaux d'éther, face à cette marée d'invisibilité qui montait pour engloutir les derniers pigments de l'existence.

— Regarde-le, murmura Eliau, sa voix coulant comme un ruisseau sous la glace. Il n'aspire qu'à l'immobilité parfaite. Il veut nous transformer en statues de rien.

Céleste ne répondit pas par des mots, mais par un geste ample de sa main tachée d'ocre. Une vague de feu solaire jaillit de ses doigts, une traînée de comète qui griffa le gris, tentant d'y inscrire une cicatrice d'or. Mais le Spectre absorba la déflagration sans un frémissement, la lumière s'y dissolvant comme du sucre dans une eau noire. Eliau, à son tour, projeta une pluie de lances cristallines, des éclats de mélancolie pure qui auraient dû pétrifier l'horizon. Les flèches s'enfoncèrent dans le brouillard et

s’y évaporèrent, devenant de simples souvenirs d’un hiver disparu.

Le Spectre poussa un gémissement de pierre ponce. Le monde oscilla. L’horizon commença à se rétracter, les collines de saphir s’effondrant en tas de scories anonymes.

— Nos solitudes sont ses complices, Elian, souffla Céleste, et pour la première fois, ses yeux de lionne s’adoucirent pour devenir des lacs de cuivre. Si nous continuons à jeter nos couleurs l’une après l’autre, il nous boira jusqu’à la dernière goutte de pigment.

Elle tendit sa main, celle qui portait les stigmates des incendies créateurs. Elian l’observa, ses propres doigts tremblant d’un froid millénaire. Accepter l’autre, c’était renoncer à la pureté de son propre miroir. Mais le gris montait, léchant déjà leurs chevilles, effaçant le relief de leurs ombres.

Il saisit la main de l’Artisane.

Le contact fut une détonation de sens. Le gel rencontra la flamme, et dans cette étreinte impossible, une nouvelle matière naquit : une encre de nacre et d’orage, un fluide vivant qui ne connaissait pas de nom dans les anciens registres de l’art. Ils ne peignaient plus avec des brosses de poil ou des couteaux de bois ; ils devinrent eux-mêmes l’instrument. Leurs corps s’entrelacèrent dans une chorégraphie sacrée, une valse de poussière d’étoiles où chaque pas marquait le sol d’un sceau de lumière nouvelle.

Elian sortit de sa poitrine une dague de givre pur, et sans hésiter, il entama la paume de Céleste. En retour, elle pressa ses doigts incandescents sur le bras du Cristallographe, là où la veine battait comme un tambour de guerre. Le sang ne coula pas comme celui des mortels. Celui d’Elian était une sève de lapis-lazuli, lourde de secrets abyssaux ; celui de Céleste était une lave d’or liquide, chargée de la fureur des

astres naissants.

Lorsqu'ils mêlèrent leurs plaies, l'univers poussa un cri de délivrance.

Le mélange de leurs essences créa un carmin prophétique, une couleur si violente et si tendre qu'elle semblait contenir le battement de cœur de chaque créature à naître.

D'un mouvement unanime, ils projetèrent ce sang alchimique vers le Spectre Gris. Le pigment ne fut pas dévoré. Il s'accrocha au néant. Il s'y ramifia comme des racines de corail dans une mer de plomb, transformant le vide en une texture de soie vivante.

Ils commencèrent alors la Peinture Ultime.

Leurs bras dessinaient des arcs-en-ciel de souffrance et de joie sur le canevas de l'air. Partout où leur sang se répandait, la réalité reprenait racine. Elian insufflait la structure, les nervures des feuilles, la géométrie des flocons, la rigueur des falaises. Céleste y injectait le souffle, la chaleur du sang dans les veines, le frisson des herbes folles, le mouvement des marées. Ils ne se battaient plus contre l'ombre, ils sculptaient par-dessus elle, utilisant le gris comme une sous-couche pour donner aux teintes une profondeur éternelle.

Le Spectre essaya de se refermer sur eux, de les étouffer sous un manteau de poussière, mais chaque mouvement des amants-rivaux déchirait le voile. Ils étaient devenus un tourbillon de lumière chromatique, une spirale d'ambre et de turquoise qui montait vers le zénith. La douleur de leurs blessures n'était plus qu'une note de musique dans une symphonie de pigments.

— Saigne pour moi le ciel, Elian ! cria Céleste, sa voix s'élevant comme une flèche d'argent.

— Brûle pour moi l'horizon, Céleste ! répondit-il, et pour la première fois, il sourit, un sourire de verre brisé reflétant une aube impossible.

Ils se jetèrent au cœur de l'immense entité grise. Le choc fut silencieux. Ce fut l'explosion d'une grenade de lumière dans une chambre close. Le sang des peintres s'épancha en fleuves de rubis, irriguant les déserts de cendre. La Toile du Monde, autrefois si fine, prit l'épaisseur d'une chair aimée. Les nuages, saturés de leur sacrifice, se gonflèrent de teintes lilas, de safran et de pourpre royal.

Le Spectre se fragilisa. Sa texture de pierre sèche se mua en une écorce fertile. Il ne fut pas détruit, il fut transmuté. Il devint l'ombre nécessaire à la lumière, le noir de la pupille par lequel on perçoit le monde. L'opposition brutale entre le néant et la forme se résolut dans une harmonie de nuances infinies.

Mais le prix était le don de soi. À mesure que l'Aurore Ultime se déployait, dévorant le crépuscule de ses mâchoires d'or et de glace, les corps des deux peintres commençaient à se dissoudre. Leurs silhouettes n'étaient plus que des contours flous, des ébauches au fusain dans un brasier de couleurs. La chair devenait pigment. Les os devenaient craie. Leurs esprits s'étiraient pour tapisser la voûte céleste.

Ils ne formaient plus qu'une seule blessure magnifique sur le front de l'univers. Le bleu de l'agonie d'Eliau s'était marié à l'or de la fureur de Céleste pour engendrer un vert émeraude qui vibrait comme un battement de cœur universel. Le gris n'était plus une menace, mais le berceau de toutes les réfractions futures.

Dans un dernier geste, un ultime soupir de couleur, ils portèrent leurs mains jointes à la lisière de la Toile. La dernière goutte de leur sang mêlé tomba sur le sol dénudé. À cet instant précis, le premier rayon de l'Aurore Ultime frappa le monde. Ce n'était pas un simple lever de soleil, c'était la naissance de la vision.

Les montagnes se mirent à chanter en teintes de cuivre. Les rivières devinrent des veines de saphir liquide. L'air lui-même se colora d'une poussière de diamant, rendant chaque souffle précieux. Le Crépuscule Éternel s'était incliné devant la majesté de leur union sanglante.

Leurs formes disparurent tout à fait. Il ne resta d'eux qu'une traînée de lumière irisante sur l'eau d'un lac nouveau-né et le frisson d'un vent chaud dans une forêt de cristal. Le silence qui suivit n'était pas celui du vide, mais celui d'une œuvre enfin achevée, une paix de pigment qui respirait avec la régularité d'un océan. L'Aurore Ultime s'était figée dans son mouvement, une plaie de beauté perpétuelle ouverte sur le flanc du temps, rappelant à quiconque lèverait les yeux que le monde n'est que le rêve d'un sang qui a choisi de devenir lumière.

Chapitre 11

Saigne-moi une Aurore

L'horizon n'était plus qu'une gencive blême, une suture mal fermée où s'engouffrait le mutisme du Gris. Sous les pieds d'Eliau, la Toile du Monde craquelait, libérant des soupirs de poussière qui goûtaient la cendre et l'oubli. Le Maître des Pluies Cristallines tenait son pinceau de nacre comme on empoigne un poignard, mais sa main, autrefois si prompte à figer l'éternité dans le givre, tremblait d'une fièvre inconnue. En face de lui, Céleste n'était plus qu'une silhouette de braise mourante, une étoile tombée dont les cheveux de soufre balayaient le vide. Autour d'eux, les derniers lambeaux de réalité — un arbre de verre ici, une colline de velours là — se dissolvaient dans le néant chromatique, aspirés par la faim insatiable du Crépuscule Éternel.

Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une chape de plomb liquide qui étouffait jusqu'aux battements de leurs cœurs. Eliau croisa le regard de l'Artisane, et dans ses prunelles, il ne vit plus la fureur des incendies passés, mais le reflet d'une agonie commune. Leurs égos, ces citadelles de pigments et de certitudes, s'effondraient. Le bleu ne suffisait plus à contenir le monde ; l'or ne parvenait plus à le réchauffer. Ils étaient deux solitudes sur un naufrage de couleurs.

— Regarde ce que nous avons fait de l'infini, murmura l'air lui-même, car les voix s'étaient tuées pour laisser place au chant des éléments.

Eliau fit un pas, ses chevilles de cristal crissant sur le sol dénudé. Il tendit sa main tachée de cobalt vers Céleste. La peau de la jeune femme brûlait d'une chaleur de forge, une incandescence désespérée qui cherchait une issue. Leurs doigts se frôlèrent, et l'impact fut celui de deux comètes se percutant dans le vide sidéral. Une

étincelle de saphir et de topaze jaillit, déchirant le voile gris sur quelques lieues, avant que l'ombre ne reprenne ses droits.

Ils comprirent alors que l'art ne pouvait plus être un duel. Pour que l'aube renaisse, il fallait que l'artiste s'efface derrière le pigment, que l'artisan devienne l'œuvre.

D'un geste lent, presque rituel, Elian porta la lame de son coupe-papier d'obsidienne à son poignet gauche. La peau, fine comme une aile de libellule, céda sans un cri. Ce qui s'en écoula n'était pas du sang mortel, mais une sève d'azur profond, une encre de mélancolie pure, chargée de toutes les pluies qu'il n'avait jamais versées. Chaque goutte qui tombait sur la Toile devenait une perle de nuit boréale, un fragment de ciel nocturne qui refusait de s'éteindre.

Céleste l'imita avec une grâce sauvage. Elle ouvrit ses veines d'où jaillit une lave solaire, un or liquide et purulent, si brillant qu'il semblait brûler la rétine du monde. C'était la substance même des midis invaincus, la moelle des étés oubliés.

Leurs bras s'entrelacèrent, mêlant les flux sacrés. Le bleu et l'or ne se repoussèrent pas. Ils se cherchèrent, s'enlacèrent comme deux amants de légende, créant une alchimie interdite. Là où les fluides se touchaient, une teinte nouvelle naissait : une nacre irisée, un violet électrique, une couleur sans nom qui n'appartenait ni à l'ordre d'Elian ni au chaos de Céleste. C'était le "Saing-Aurore", la fréquence originelle de la vie.

Ils se mirent à danser sur la Toile, non plus pour se combattre, mais pour étaler cette hémorragie de beauté sur le vide. Leurs corps devenaient fluides, leurs silhouettes se perdaient dans les volutes de fumée opaline qui s'élevaient de leur union. Chaque pas laissait une traînée de nébuleuses ; chaque goutte de leur mélange devenait une étoile, une fleur de verre, ou le battement d'aile d'un oiseau de foudre.

Le Gris hurla. La stérilité du monde recula devant cette marée de luxure chromatique.

Les montagnes, jadis muettes, se mirent à vibrer, se couvrant de teintes de cuivre et de malachite sous l'impulsion de leurs veines ouvertes. Les plaines se gonflèrent de sève nouvelle, les rivières s'éveillèrent en veines de saphir liquide, charriant des pépites de lumière solaire.

L'épuisement les gagnait, mais ils ne pouvaient s'arrêter. Leurs identités se dissolvaient dans le geste. Elian ne sentait plus le froid de ses larmes ; Céleste ne sentait plus la morsure de ses flammes. Ils étaient devenus le pinceau unique d'une divinité oubliée, traçant la dernière ligne d'horizon sur le flanc du temps.

« Saigne-moi une Aurore », semblait dire le battement sourd de la terre.

Leurs cœurs s'arrêtèrent à l'unisson au moment précis où le dernier pouce de Gris fut recouvert. À cet instant, il n'y eut plus de peintres, seulement la Peinture. Un spasme de lumière totale secoua l'univers, une explosion de pigments si violente qu'elle réinitialisa les sens de la création. Le ciel s'ouvrit comme une plaie de nacre, déversant des cascades de violet et d'indigo sur les reliefs métamorphosés.

Le monde ne se contentait pas de renaître ; il se souvenait de sa propre splendeur. L'air devint une poussière de diamant, chaque respiration une gorgée d'éther pur. Les forêts de cristal, nourries par leur sang mêlé, se mirent à pousser en quelques secondes, leurs branches chantant sous le passage d'un vent chargé de pollen d'or.

Le Crépuscule Éternel s'était incliné devant la majesté de leur union sanglante. La Toile n'était plus une surface plate et fragile, mais une sphère vibrante, une œuvre multidimensionnelle où chaque nuance possédait son propre parfum, son propre son.

Leurs formes disparurent tout à fait. Il ne resta d'eux qu'une traînée de lumière irisante sur l'eau d'un lac nouveau-né et le frisson d'un vent chaud dans une forêt de cristal. Le silence qui suivit n'était pas celui du vide, mais celui d'une œuvre enfin achevée, une paix de pigment qui respirait avec la régularité d'un océan. L'Aurore Ultime s'était

figée dans son mouvement, une plaie de beauté perpétuelle ouverte sur le flanc du temps, rappelant à quiconque lèverait les yeux que le monde n'est que le rêve d'un sang qui a choisi de devenir lumière.

Chapitre 12

Le Vernis de l'Éternité

La première palpitation de l'existence nouvelle ne fut pas un cri, mais un frisson de lumière amarante courant sur l'échine des montagnes de verre. Le monde, autrefois une esquisse délavée par l'ombre, s'éveillait désormais sous une clarté si dense qu'elle semblait posséder son propre poids, une onction de nacre et de porphyre déposée sur chaque relief. La Toile n'était plus cette surface plane et vulnérable où le Crépuscule Éternel venait gratter sa faim de grisaille ; elle était devenue un dôme de saphir liquide, une voûte de vitrail où le temps ne s'écoulait plus, mais tournoyait en spirales d'ambre et de cobalt.

Au cœur de cette géographie transfigurée, le silence lui-même s'était paré de textures. Il ne s'agissait plus de l'absence de bruit, mais d'une résonance sourde, semblable au chant d'une harpe dont les cordes auraient été forgées dans le givre et la flamme. Les forêts de cristal, érigées dans l'ultime sursaut de la création, bruissaient sous des vents de pollen d'or, leurs branches translucides capturant les moindres rayons pour les briser en mille prismes de fureur et de mélancolie. Chaque feuille était une larme d'Elian solidifiée, chaque reflet portait l'ardeur de Céleste, une trace indélébile de leur passage dans la chair du monde.

Il n'y avait plus d'individus pour arpenter ces vallées d'émeraude brûlante. Elian, le Maître des Pluies Cristallines, n'était plus cette silhouette anguleuse aux yeux changeants, et Céleste, l'Artisane des Cendres Solaires, avait abandonné sa chair pour devenir le souffle même de l'atmosphère. Ils s'étaient dissous. Ils s'étaient versés l'un dans l'autre comme deux encres incompatibles que seule la main du destin aurait osé mêler. Le bleu de l'agonie et l'or de la fureur s'étaient mariés dans une étreinte si totale qu'ils avaient cessé d'exister pour laisser place à la nuance suprême, celle que

l'univers n'avait jamais osé rêver.

Désormais, le ciel était leur mémoire.

Chaque matin, lorsque le néant tentait encore de mordre les bords de l'horizon, un prodige de pigments s'opérait. Ce n'était pas une simple aurore, mais une blessure sacrée s'ouvrant au flanc du temps. Une traînée de lumière irisante commençait à ramper sur les crêtes de sel, d'abord timide comme un secret de glacier, puis sauvage comme un incendie de rubis. C'était Elian qui étirait ses membres de glace dans l'air chaud, et Céleste qui embrasait les perles de pluie pour en faire des étincelles de vie. Leur duel de jadis s'était transformé en une harmonie perpétuelle, un équilibre fragile où la froideur du cristal empêchait le feu de tout dévorer, tandis que la chaleur de l'or sauvait le monde d'une éternelle pétrification.

Les rivières, nées de leurs larmes conjointes, ne transportaient pas de l'eau, mais de l'éther liquide. Elles coulaient vers des mers de mercure où les vagues ne se brisaient pas, mais se déployaient comme des draps de soie pourpre. Dans les profondeurs de ces océans nouveaux, on pouvait apercevoir des cités de lumière morte, des vestiges de l'ancien monde désormais scellés sous une couche de vernis éternel. Rien ne pouvait plus s'effacer. Le temps n'était plus un rongeur de formes, mais un gardien de couleurs.

Le prix de cette stabilité était l'absence. On cherchait en vain, sur les sentiers de porphyre, la trace d'un pas humain ou le son d'une voix. Leurs esprits s'étaient éparpillés dans les éléments. Elian était devenu la structure, la charpente de verre qui maintenait l'univers debout, la rigueur mathématique des flocons de neige et la transparence des abysses. Céleste était devenue le mouvement, le battement de cœur de la lumière, la danse des particules de poussière dans un rayon de soleil et la caresse brûlante du vent sur la peau de la terre. Ils s'aimaient par procuration, à travers le contact d'un rayon de lumière sur une paroi de givre, à travers le frisson d'une source chaude jaillissant d'une terre gelée.

Le vernis de l'éternité avait tout figé dans un état de grâce absolu. On aurait pu croire le monde immobile, mais il vibrait d'une intensité telle qu'il semblait sur le point d'exploser de beauté à chaque seconde. C'était une apothéose suspendue, une fin qui ne finit jamais. Les nuages eux-mêmes n'étaient plus de vapeur, mais des touffes de coton imprégnées de safran et de violette, dérivant lentement sur un océan céleste où les étoiles, visibles même en plein jour, ressemblaient à des grains de sel jetés sur un velours de nuit permanente.

Au zénith, là où leurs essences se touchaient avec le plus de force, une cicatrice d'opale marquait le centre du ciel. C'était là que le sang avait été versé, là que le pacte avait été scellé. Quiconque aurait pu lever les yeux vers ce point précis aurait senti son âme se dissoudre dans une extase chromatique, car là résidait la vérité ultime de la Toile : la beauté n'est jamais gratuite, elle est le résidu d'un sacrifice, la cendre d'un ego qui a accepté de brûler pour éclairer les ténèbres.

La nature, désormais souveraine, ne connaissait plus la flétriature. Les fleurs ne fanaient pas ; elles se rétractaient en bijoux de quartz à la tombée de la nuit pour mieux s'épanouir en corolles de feu au premier baiser de l'aurore. Les animaux, s'il en restait, étaient des créatures de son et de lumière, des échos de chants d'oiseaux qui n'avaient pas besoin de corps pour exister. Tout était devenu pur symbole, pure vibration.

Céleste et Elian n'étaient plus que des noms murmurés par le vent dans les grottes de basalte. Ils étaient l'origine et la fin, le pigment et le liant. Le monde était leur œuvre, mais une œuvre qui les avait dévorés pour pouvoir respirer. Parfois, lors des nuits de solstice, lorsque l'air devenait si pur qu'il en devenait coupant, on pouvait voir deux ombres s'étirer sur la surface de la lune, une bleue et une dorée, s'effleurant sans jamais se saisir, un dernier souvenir de ce qu'ils furent avant de devenir l'infini.

L'Aurore Ultime, cette plaie de splendeur, demeurait ouverte sur le flanc de la réalité.

Elle rappelait que le gris n'était qu'un sommeil de la vision et que, derrière chaque ombre, une armée de couleurs attendait son heure pour jaillir. Le monde n'était plus une tragédie, mais une ode silencieuse, un poème écrit avec le sang des peintres et lu par les yeux de l'univers lui-même. La Toile était enfin achevée, non parce qu'il n'y avait plus rien à peindre, mais parce que chaque millimètre de l'existence était désormais saturé de sens et de lumière.

Le silence de l'œuvre accomplie retombait sur les plaines de diamant. L'équilibre était trouvé, une paix de pigment qui ne connaissait plus de déclin. Dans le lointain, une dernière montagne de glace s'empourpra sous la caresse d'un rayon de miel, et l'univers poussa un soupir de nacre, s'endormant dans la certitude que, tant que l'aurore saignerait ses couleurs sur le monde, rien ne pourrait jamais redevenir muet. L'éternité n'était plus un concept, elle était une nuance, une vibration de bleu et d'or inscrite à jamais dans l'écorce même de l'infini.

FIN

Merci d'avoir lu "Saigne-moi une Aurore"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)